

Chapitre neuf

Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle¹

La recherche féministe théorique et militante a constamment essayé de se mettre au point sur la question de ce que *nous* pourrions entendre par le terme curieux et inévitable d'« objectivité ». Nous avons consommé beaucoup d'encre toxique et d'arbres transformés en papier pour décrire ce qu'*ils* voulaient dire et combien cela *nous* était préjudiciable. Ce « ils » imaginaire désigne une sorte de conspiration invisible de scientifiques et philosophes mâles repus de subventions et de laboratoires ; et le « nous » imaginaire ce sont les autres, les incorporées, celles qui sont contraintes d'*avoir* un corps et un point de vue fini, donc inévitablement disqualifié et pollué dans toute discussion sérieuse en dehors de notre petit cercle, là où une revue de « masse » touche peut-être un petit millier de lectrices qui, pour la plupart, détestent la science. Du moins, je reconnais que ces fantasmes paranoïdes et ces ressentiments théoriques sont tapis sous des réflexions alambiquées imprimées en mon nom dans la littérature féministe d'histoire et de philosophie des sciences. Nous, féministes inscrites dans les débats sur la science et la technologie, sommes, dans le monde très fermé de l'épistémologie, où ce qui compte traditionnellement comme savoir est contrôlé par des philosophes qui codifient le droit canon de la connaissance, ce que sont « les groupes de pression » de l'ère Reagan. Évidemment, un groupe de pression est, selon la définition reaganoïde, tout sujet historique collectif qui essaie de résister à l'atomisation dépouillée de la Guerre des Étoiles, à la citoyenneté d'hypermarché, postmoderne, réduite au simulacre médiatique. Max Headroom n'a pas de corps ; par conséquent, lui seul peut *tout voir* dans le grand empire du Réseau Planétaire de communication. Pas étonnant que Max passe pour avoir un sens de l'humour naïf et une sorte de sexualité précédipienne volontiers régressive, une sexualité que nous croyions de façon ambivalente – et dangereusement incorrecte – réservée aux prisonniers à vie que sont les corps femelles et colonisés, et peut-être aussi aux hackers mâles blancs confinés dans leur solitude électronique.

Il m'a semblé que les féministes s'étaient ponctuellement servies et aussi avaient été plus ou moins prises au piège des termes d'une dichotomie séduisante au sujet de l'objectivité. Ici, je parle sans aucun doute pour moi et j'é mets l'hypothèse qu'il y a un discours collectif en la matière. D'une part, les études sociales récentes des sciences et des technologies ont permis de soutenir un argument constructionniste social très fort à propos de *toutes* les formes de prétention au savoir, tout particulièrement celles de la science². Selon cette opinion séduisante, la perspective de celui qui est dans la place n'a pas à être privilégiée, parce que tout tracé de frontière intérieur/extérieur dans le savoir est théorisé comme acte de pouvoir, et non comme acte de vérité. Si l'on en croit le solide point de vue du constructionnisme social, il n'y a aucune raison de nous laisser intimider par les descriptions que font les scientifiques de leur activité et de leurs réalisations ; eux et leurs commanditaires ont intérêt à nous jeter de la poudre aux yeux. Ils se servent de paraboles sur l'objectivité et sur la méthode scientifique devant les étudiants de première année, mais aucun praticien des hautes sphères scientifiques ne pourrait être surpris en

train d'*appliquer à la lettre* le contenu des manuels scolaires. Les constructionnistes sociaux expliquent que les idéologies officielles sur l'objectivité et la méthode scientifique sont un très mauvais guide pour appréhender la façon dont les connaissances scientifiques *sont fabriquées en réalité*. Comme pour chacun d'entre nous, il existe une vraie marge entre ce que les scientifiques croient ou disent qu'ils font et ce qu'ils font réellement.

Les seuls qui finissent par *croire* réellement, et appliquer – Dieu nous en garde –, l'idéologie d'une objectivité scientifique désincarnée telle qu'on la trouve dans les manuels scolaires et la littérature promotionnant la technoscience sont les non scientifiques, auxquels on ajoutera quelques philosophes sans méfiance. Bien sûr, si j'évoque ces derniers c'est probablement le reflet chez moi d'un chauvinisme de discipline résiduel, résultat d'une identification aux historiens des sciences et d'un trop long temps passé derrière un microscope pendant mes années de jeunesse, moment de poésie disciplinaire précédipienne et moderniste, quand les cellules semblaient être des cellules et les organismes des organismes. *Pace*, Gertrude Stein. Puis vint la loi du père avec sa solution du problème de l'objectivité, élucidé grâce aux référents toujours déjà absents, aux signifiés différés, aux sujets divisés, et au jeu sans fin des signifiants. Comment ne pas avoir l'esprit tordu ? Le genre, la race, le monde lui-même – tout semble n'être que l'effet du jeu de signifiants atteignant la vitesse de distorsion dans un champ de force cosmique. Toutes les vérités deviennent des effets de cette vitesse de distorsion dans un espace de simulation hyper réel. Mais nous ne pouvons nous permettre de tels jeux de mots – les projets pour façonner un savoir solide sur le monde « naturel » ne peuvent être abandonnés aux mains d'une science-fiction paranoïde ou cynique. Ceux qui sont politiquement engagés ne peuvent pas laisser le constructionnisme social se désintégrer dans un cynisme au rayonnement exponentiel.

En tout cas, les constructionnistes sociaux pouvaient continuer à dire que la méthode scientifique en tant que doctrine idéologique et tout le verbiage philosophique sur l'épistémologie avaient été concoctés pour nous empêcher de chercher à connaître le monde *réellement* par l'exercice des sciences. De ce point de vue, la science – le seul jeu qu'il nous vaille la peine de jouer – est une rhétorique. Elle persuade les acteurs sociaux concernés que leur savoir fabriqué conduit à la forme désirée d'un pouvoir parfaitement objectif. De telles croyances doivent tenir compte autant de la structure des faits et des artefacts que des acteurs formatés par le langage dans le jeu du savoir. Ici, les artefacts et les faits ne sont qu'une partie de l'art redoutable de la rhétorique. La pratique est persuasion, et on insiste surtout sur la pratique. Tout savoir est un nœud compact dans un champ de lutte pour le pouvoir. Le solide programme de la sociologie de la connaissance se sert des gentils et méchants outils de la sémiologie et de la déconstruction pour affirmer la nature rhétorique de toute vérité, fut-elle scientifique. L'Histoire est un scénario que les mordus de culture occidentale se racontent entre eux ; la science est un texte discutable et un lieu de coercition ; le fond c'est la forme.³ Un point c'est tout. La forme, dans la science, est la rhétorique socialement fabriquée pour façonner le monde en objets tangibles. C'est une pratique de croyances qui transforment le monde en prenant la forme de nouveaux objets étonnants – comme les microbes, les quarks et les gènes.

Mais qu'elles aient ou non la structure et les propriétés d'objets de rhétorique, les entités scientifiques de la fin du vingtième siècle – vecteurs d'infection (les microbes), particules élémentaires (les quarks) et codes biomoléculaires (les gènes) – ne sont plus les objets du romantisme ou du modernisme avec leurs lois internes

de cohérence.⁴ Elles sont des traces passagères rendues visibles par des champs de force, ou bien des vecteurs d'information dans une semiosis tout juste incarnée et extrêmement sujette à mutation, ordonnée entre actes de reconnaissance et actes de méconnaissance. La nature humaine, encodée dans son génome et dans ses autres pratiques d'écriture, est une immense bibliothèque digne du labyrinthe secret imaginé par Umberto Eco dans *Le nom de la Rose* (1980). La stabilisation et la conservation de ce texte de la nature humaine promettent de coûter plus cher que son écriture. C'est une vision terrifiante de la relation du corps et du langage pour celles d'entre nous qui voudraient encore accorder à la *réalité* plus de crédit que nous n'en accordons aux débats des chrétiens intégristes sur la question du Second Avènement et à leur sauvetage de la destruction finale du monde. Nous voudrions croire que nos appels pour des mondes réels sont autre chose que des tentatives désespérées pour échapper au cynisme et autre chose qu'un acte de foi comme on en trouve dans tant d'autres religions, même si nous continuons d'accorder une place généreuse à ces médiations, riches et toujours historiquement datées, par lesquelles nous devons, comme n'importe qui, prendre connaissance du monde.

Aussi, plus j'avance dans la description du programme constructionniste social radical et dans une version particulière du postmodernisme, armée des outils corrosifs du discours critique utilisé dans les sciences humaines, plus je deviens nerveuse. Comme toutes les névroses, la mienne trouve son origine dans le problème de la métaphore, c'est-à-dire le problème de la relation entre corps et langage. Par exemple, l'image du champ de force et de manœuvres dans un monde entièrement textualisé et codé est la matrice de nombreux raisonnements relatifs à la réalité telle que le sujet postmoderne la négocie socialement. Ce monde-comme-code est, pour commencer, un champ militaire high-tech, un champ de bataille théorique automatisé, où des spots de lumière appelés joueurs se désintègrent mutuellement (quelle métaphore !) afin de rester dans le jeu du savoir et du pouvoir. La technoscience et la science-fiction s'effondrent dans le soleil de leur éclatante (ir)réalité – guerre.⁵ La théorie féministe ne mettrait pas des décennies pour repérer ici la présence de l'ennemi. Nancy Hartsock (1983b) a rendu cela clair comme de l'eau de roche avec son concept de masculinité abstraite.

Moi, comme d'autres, avons commencé par exiger un outil solide pour déconstruire les prétentions de vérité de la science ennemie en montrant la spécificité historique radicale, et donc le caractère contestable, de *chacune* des pelures qui forment l'oignon des constructions scientifiques et technologiques, et nous avons abouti à une sorte d'électrochoc épistémologique qui, loin de nous ouvrir les meilleures tables au jeu de la contestation des vérités publiques, nous y a plutôt laissées KO, victimes de multiples désordres auto-induits de la personnalité. Nous voulions faire plus que mettre en évidence les préjugés dans la science (trop facile de toute façon), et plus que séparer le bon grain scientifique de l'ivraie des préjugés et du mésusage. Cela semblait bien s'annoncer avec cet argument constructionniste suprême qui ne laissait aucune fissure pour réduire les problèmes à une opposition entre préjugé et objectivité, usage et mésusage, science et pseudoscience. Nous démasquons les doctrines de l'objectivité parce qu'elles menaçaient notre sentiment naissant de subjectivité historique collective et de capacité d'action et nos récits « incorporés » de la vérité, et nous avons fini avec une excuse de plus pour ne pas apprendre la physique postnewtonienne et laisser tomber nos vieilles pratiques féministes d'ateliers d'entraide pour réparer nos voitures. Ce ne sont que des textes de toute façon, alors laissons cela aux garçons. En outre, ces mondes postmodernes

textualisés sont effrayants, et nous préférons notre science-fiction qui est un peu plus utopique, un peu comme *Woman on the Edge of Time* ou même *Wanderground*.

Certaines d'entre nous tentèrent de rester saines d'esprit dans ces temps de démontage et de dissimulation en continuant de tenir bon sur une version féministe de l'objectivité. On trouve là, motivée par les mêmes désirs politiques, l'autre solution séduisante à ce problème surnois de l'objectivité. Le Marxisme Humaniste était pollué à la source parce que constitué à partir d'une théorie ontologique selon laquelle l'homme se construit lui-même en dominant la nature, et que, de façon concomitante, il ne pouvait pas historiciser tout ce que les femmes font qui ne donne pas droit à un salaire. Mais, le marxisme restait porteur comme hygiène mentale féministe et épistémologique, ce que nos propres doctrines de vision objective recherchaient. Les présupposés marxistes offraient des outils utiles à nos versions de la théorie des points de vue, insistant sur l'incorporation, avec une tradition critique riche de l'hégémonie, exempte de positivisme et de relativisme déresponsabilisants, et des théories nuancées de la médiation. Certaines versions de la psychanalyse ont été extrêmement utiles à cette approche, particulièrement la théorie anglophone de la relation d'objet, qui a sans doute plus fait pour le socialo-féminisme américain pendant un temps que tout ce qui est sorti de la plume de Marx ou Engels, et bien plus qu'Althusser ou n'importe lequel des derniers prétendants à la filiation marxiste ayant traité la question de l'idéologie et de la science.⁶

Une autre approche, « l'empirisme féministe », rejoint également les utilisations féministes du marxisme pour donner une théorie de la science qui continue d'affirmer la légitimité du terme d'objectivité et qui reste méfiante vis-à-vis du constructivisme radical associé à la sémiologie et à la narratologie (Harding, 1986, pages 24-26, 161-2). Les féministes doivent insister sur une meilleure prise en compte du monde ; il ne suffit pas de montrer la contingence historique radicale et les modes de construction de toute chose. Car alors, nous, féministes, nous retrouvons paradoxalement associées au discours de beaucoup de scientifiques pratiquants, qui, en définitive, croient avant tout qu'ils décrivent et découvrent les choses *dans* leurs constructions et raisonnements. Evelyn Keller a particulièrement insisté sur cette question fondamentale, et Harding appelle l'objectif recherché par ces approches une « science de relève ». Les féministes ont intérêt à projeter une science de relève qui donne une traduction plus juste, plus acceptable, plus riche du monde, pour y vivre correctement et dans une relation critique et réflexive à nos propres pratiques de domination et à celle des autres, ainsi qu'aux parts inégales de privilège et d'oppression qui constituent toutes les positions. Dans les catégories philosophiques traditionnelles, c'est peut-être plus une question d'éthique et de politique que d'épistémologie.

Donc, je pense que mon problème, et « notre » problème, est d'avoir *en même temps* une prise en compte de la contingence historique radicale de toutes les prétentions au savoir et de tous les sujets connaissants, une pratique critique qui permette de reconnaître nos propres « technologies sémiotiques » de fabrication des significations, et un engagement raisonnable pour des récits fidèles d'un monde « réel », qui puisse être partiellement partagé et accueillant envers les projets planétaires de liberté mesurée, de richesse matérielle acceptable, de retenue dans le sens donné à la souffrance, et de bonheur limité. Ce désir nécessairement multiple, Harding le définit comme l'aspiration au projet d'une science de relève et la détermination postmoderne à défendre la différence irréductible et la multiplicité radicale des savoirs locaux. *Tous* les composants du désir sont paradoxaux et dangereux, et leur combinaison est à la fois contradictoire et inévitable. Les

féministes ne veulent pas d'une doctrine de l'objectivité qui promet la transcendance, d'une histoire qui perd la trace de ses médiations justement là où quelqu'un pourrait être tenu responsable de quelque chose, ni d'un pouvoir instrumental absolu. Nous ne voulons pas représenter le monde avec une théorie où les pouvoirs sont innocents, où le langage et les corps échouent dans la béatitude d'une symbiose organique. Nous ne voulons pas plus théoriser le monde, et encore moins y agir, en termes de Systèmes Globaux, mais nous avons vraiment besoin d'un réseau de connexions à l'échelle planétaire, où s'exerce la capacité de traduire partiellement des savoirs entre des communautés très différentes – et au pouvoir différent. Nous avons besoin du pouvoir des théories critiques modernes sur la façon dont les significations et les corps sont fabriqués, non pas pour dénier signification et corps, mais pour vivre dans des significations et des corps qui aient une chance dans l'avenir.

Les sciences naturelles, sociales et humaines ont toujours nourri ce genre d'espérances. La science a toujours été une affaire de recherche de traduction, de convertibilité, de mobilité des significations, et d'universalité – que j'appelle réductionnisme, quand un seul langage (devinez lequel) veut s'imposer comme la norme pour toutes les traductions et conversions. Le réductionnisme agit dans les opérations mentales redoutables des sciences globales de la même façon que l'argent dans les opérations boursières du capitalisme : il n'existe finalement qu'une seule équation. Voilà le rêve mortel que les féministes avec d'autres ont repéré dans certaines doctrines de l'objectivité au service des injonctions hiérarchiques et positivistes qui décrètent ce qui a le droit de compter comme savoir. C'est une des raisons pour lesquelles les débats sur l'objectivité importent, au niveau métaphorique et sur d'autres plans. L'immortalité et la toute-puissance ne sont pas nos buts. Mais nous pourrions utiliser des récits applicables et fiables qui ne se réduisent pas à des manœuvres de pouvoir ni aux jeux agonistiques prestigieux de la rhétorique ou à l'arrogance scientifique positiviste. Cela est valable qu'on parle des gènes, des classes sociales, des particules élémentaires, des genres, des races, ou des textes ; cela s'applique aux sciences exactes, naturelles, sociales et humaines, en dépit de l'ambiguïté insaisissable des mots *objectivité* et *science* quand on glisse sur le terrain discursif. Dans nos efforts pour grimper au mât de cocagne qui promet une doctrine utilisable de l'objectivité, nous nous sommes, moi et la plupart des autres féministes participant aux débats sur l'objectivité, alternativement ou même simultanément, cramponnées aux deux extrémités de la dichotomie, celle que Harding décrit en termes de projet d'une science de relève par opposition aux récits postmodernes de la différence, et que j'ai esquissée dans ce chapitre en confrontant constructivisme radical et empirisme féministe critique. Il est difficile, évidemment, de grimper en tenant les deux bouts d'un mât, simultanément ou alternativement. Il est donc temps de changer de métaphores.

PERSISTANCE DE LA VISION⁷

Je voudrais continuer en plaçant une confiance métaphorique dans un système sensoriel abondamment dénigré par le discours féministe : la vision. La vision peut présenter un intérêt pour échapper aux oppositions binaires. Je voudrais, en insistant sur la nature incorporée de toute vision, reconquérir le système sensoriel qui a servi à indiquer l'extraction hors du corps marqué et l'avènement d'un regard dominateur émanant de nulle part. C'est le regard qui fixe imaginativement tous les corps marqués, qui permet à la catégorie non marquée de s'attribuer la capacité de voir

sans être vue, de représenter en échappant à la représentation. Ce regard exprime la position non marquée d'Homme et de Blanc, une des nombreuses tonalités déplaisantes qu'a prises le mot *objectivité* pour les oreilles des féministes vivant dans les sociétés scientifiques et technologiques, industrielles avancées, militarisées, racistes et à domination masculine, c'est-à-dire, ici, dans le ventre du monstre, les États-Unis de la fin des années 1980. Je voudrais une doctrine de l'objectivité incorporée qui accueille les projets féministes paradoxaux et critiques sur la science, objectivité féministe signifiant alors tout simplement « *savoirs situés* ».

Les yeux ont révélé une aptitude perverse – parfaitement affinée tout au long de l'histoire de la science liée au militarisme, au capitalisme, au colonialisme et à la suprématie mâle – pour séparer le sujet connaissant de chacun et de chaque chose au bénéfice d'un pouvoir sans entrave. Les instruments de visualisation de la culture multinationale et postmoderne ont exacerbé ces significations de désincarnation. Les technologies de visualisation sont sans limites apparentes ; l'œil du primate ordinaire que nous sommes peut sans cesse être amélioré par des systèmes d'ultrasons, d'imagerie par résonance magnétique, des systèmes de manipulation graphique à intelligence artificielle, les microscopes électroniques, la tomographie assistée par ordinateur, les techniques d'amélioration de la couleur, les systèmes de surveillance par satellite, les écrans personnels et professionnels, et autres caméras pour tous les usages, – depuis l'observation de la muqueuse des parois intestinales d'un ver marin vivant dans les gaz d'une cheminée située entre les plaques continentales, jusqu'à la cartographie de l'hémisphère d'une planète, où qu'elle se trouve dans le système solaire. La vision, dans ce festin technologique, tourne à la glotonnerie non contrôlée ; toute perspective cède devant une vision infiniment mobile, qui ne paraît plus seulement mythique à cause du tour de passe-passe divin qui consiste à voir tout depuis nulle part, mais parce qu'elle a transformé le mythe en pratique ordinaire. Et comme le tour de passe-passe divin, cet œil baise le monde pour créer des monstres technos. Zoe Sofoulis (1988) appelle ça l'œil cannibale des projets extraterrestres machistes pour une seconde naissance excrémentielle.

En hommage à cette idéologie d'une vision directe, dévorante, générative et sans restriction, dont les médiations technologiques sont à la fois célébrées et rendues totalement transparentes, le volume qui célèbre le 100e anniversaire de la National Geographic Society conclut son tour d'horizon des récits de voyage du magazine à travers son incroyable iconographie sur deux chapitres accolés. Le premier traite de « L'Espace », et porte en exergue : « L'univers – sinon rien » (Bryan, 1987, p.352). Évidemment ! Ce chapitre retrace les exploits de la course à l'espace et présente les « instantanés » colorisés de planètes éloignées reconstitués à partir de signaux numérisés qui ont traversé l'espace pour que le spectateur « fasse l'expérience » du moment de découverte dans une vision immédiate de « l'objet ». ⁸ Ces objets fabuleux nous arrivent à la fois comme des enregistrements irréfutables de ce qui est tout simplement là, et comme les hauts faits de la production technoscientifique. Le chapitre suivant porte sur le jumeau de l'espace éloigné, « L'Espace Intérieur », et s'ouvre sur l'épigraphe : « La matière des étoiles est devenue vie » (Bryan, 1987, p. 454). Là, le lecteur est transporté dans le royaume de l'infiniment petit, rendu visible grâce aux rayonnements échappant à la longueur d'onde « normalement » perçue par les hominidés, c'est-à-dire les rayons des lasers et des microscopes électroniques dont les signaux sont transformés en merveilleux instantanés couleur de lymphocytes luttant contre l'invasion de virus.

Mais bien sûr, cette idée d'une vision sans limites est une illusion, un tour de passe-passe divin. Je voudrais faire entendre comment notre détermination à

soutenir métaphoriquement la particularité et le caractère incarné de toute vision (une incorporation pas nécessairement organique et qui inclut la médiation technologique), et notre refus de nous laisser tenter par les mythes qui font de la vision la voie de la désincarnation et de la seconde naissance, nous permettent de construire une doctrine de l'objectivité, utilisable, mais pas innocente. Je veux qu'une écriture féministe du corps remette en selle métaphoriquement la vision, parce que nous avons besoin de reconquérir ce sens pour nous y retrouver au milieu de toutes les ruses et de tous les moyens de la représentation visuelle des sciences et des technologies modernes qui ont métamorphosé les débats sur l'objectivité. Il nous faut apprendre dans nos corps, ces corps doués de la vision stéréoscopique et en couleur des primates, comment relier cet objectif à nos scanners théoriques et politiques de façon à dire où nous sommes, et où nous ne sommes pas, dans les dimensions de l'espace mental et physique que nous savons à peine nommer. Alors, de façon moins paradoxale qu'il n'y paraît, l'objectivité s'affirme comme une affaire d'incorporation particulière et spécifique, et plus du tout comme la vision mensongère qui promet de transcender les limites et les responsabilités. Moralité : seule une perspective partielle assure une vision objective. Il s'agit d'une vision objective qui ouvre, plutôt qu'elle ne referme, la question de la responsabilité dans ce que génèrent toutes les pratiques visuelles. Une perspective partielle peut répondre aussi bien des monstres prometteurs que des monstres destructeurs qu'elle engendre. Tous les récits de la culture occidentale à propos de l'objectivité sont des allégories de l'idéologie qui régit les rapports entre ce que nous appelons corps et esprit, prise de distance et responsabilité, et sont au cœur de la question de la science dans le féminisme. L'objectivité féministe est une affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. De cette manière, nous pourrions répondre de ce que nous avons appris à voir.

Ce sont des leçons que j'ai en partie apprises en me promenant avec mes chiens et en me demandant à quoi le monde ressemblait quand on n'a pas de fovéa et seulement quelques cellules rétinienne pour la vision des couleurs, mais un développement nerveux et une aire sensorielle énormes pour les odeurs. C'est une leçon qu'on peut tirer des photographies qui montrent comment le monde est perçu par les yeux à facettes d'un insecte, ou même par l'œil caméra d'un satellite-espion ou les signaux numériques transmis à partir d'écartis enregistrés « à proximité » de Jupiter par une sonde spatiale, transformés en photographies couleur pour table basse. Les « yeux » mis à disposition par les sciences technologiques modernes ruinent toute idée d'une vision passive ; ces prothèses nous montrent que tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes de perception actifs, intégrés dans des traductions et des *manières* particulières de voir, c'est-à-dire des manières de vivre. Il n'y a pas de photographie non médiatisée ou de chambre noire passive dans les descriptions scientifiques des corps et des machines ; il n'y a que des possibilités visuelles extrêmement spécifiées, chacune avec sa manière merveilleusement détaillée, active, partielle, d'organiser des mondes. Toutes ces images du monde ne devraient pas être des allégories de la mobilité et de l'interchangeabilité infinies, mais celles de la spécificité et de la différence minutieuses, et du grand soin qu'il faut pour apprendre à voir fidèlement à partir du point de vue d'un autre, même quand cet autre est l'une de nos machines. Il ne s'agit pas d'une prise de distance aliénante ; il s'agit d'une allégorie *possible* pour des versions féministes de l'objectivité. Comprendre comment ces systèmes visuels fonctionnent, techniquement, socialement et psychologiquement devrait pouvoir ouvrir la voie à une objectivité féministe prenant corps.

De nombreux courants féministes essaient de théoriser ce qui conduit à faire principalement confiance au point de vue des assujettis ; il y a de bonnes raisons de penser que la vue est meilleure si l'on se tient en dessous des super plateformes spatiales des puissants (Hartsock, 1983a ; Sandoval, n.d. ; Harding, 1986 ; Anzaldúa, 1987). Partageant cette défiance, le présent chapitre défend les savoirs situés et incorporés contre les différentes formes de prétentions à un savoir non localisable et donc irresponsable. Irrresponsable, c'est-à-dire à qui on ne peut demander des comptes. Fonder la capacité de voir à partir des marges et des profondeurs revêt une grande importance. Mais cela comporte le grave danger d'idéaliser et/ou de s'approprier la vision des moins puissants tout en prétendant voir à partir de leur position. Voir d'en bas ne s'apprend pas facilement et n'est pas sans problème, même si « nous » habitons « naturellement » le grand terrain souterrain des savoirs assujettis. Les positionnements des assujettis ne sont pas dispensés de réexamen critique, de décodage, de déconstruction et d'interprétation ; ce qui veut dire de démarches à la fois sémiologiques et herméneutiques d'enquête critique. Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions « innocentes ». Au contraire, ils sont privilégiés parce qu'ils ont en principe moins de chance de permettre que soit dénié le noyau critique et interprétatif de tout savoir. Ils en connaissent un bout sur les modes de déni par refoulement, oubli et actes d'escamotage – moyens d'être nulle part tout en prétendant tout voir. Les assujettis ont une bonne chance d'éventer le tour de passe-passe divin et toutes ses illuminations éblouissantes – et, par conséquent, aveuglantes. Les points de vue « assujettis » sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais *apprendre* à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technoscientifiques « les plus élevées ».

Un tel positionnement privilégié s'oppose autant aux diverses formes de relativisme qu'aux versions les plus explicitement totalitaires des prétentions à l'autorité scientifique. Mais l'alternative au relativisme n'est pas la totalisation et la vision unique, qui n'est toujours en fin de compte que la catégorie non marquée tenant son pouvoir de la réduction et de l'obscurcissement systématiques. L'alternative au relativisme, ce sont des savoirs partiels, localisables, critiques qui maintiennent la possibilité de réseaux de connexion qu'on appelle « solidarité » en politique et « conversations partagées » en épistémologie. Le relativisme est une façon d'être nulle part tout en prétendant être partout indifféremment. L'« indifférence » du positionnement est une négation de la responsabilité et du questionnement critique. Le relativisme est le double idéal de la totalisation dans l'idéologie de l'objectivité ; ils nient tous les deux les enjeux de localisation, d'incorporation, et la perspective partielle ; ils empêchent tous les deux d'y voir clair. Relativisme et totalisation sont tous les deux des « tours de passe-passe divins » qui promettent une vision depuis partout et nulle part de manière égale et entière, mythes ordinaires de la rhétorique qui entoure la Science. Mais c'est précisément dans la politique et l'épistémologie des perspectives partielles que réside la possibilité d'un questionnement soutenu, rationnel, objectif.

Ainsi, avec beaucoup d'autres féministes, je veux défendre une doctrine et une pratique de l'objectivité privilégiant la contestation, la déconstruction, la construction passionnée, les connexions en réseau, et j'espère une transformation des systèmes de connaissance et des façons de voir. Mais ce n'est pas n'importe quelle perspective partielle qui le fera ; nous devons nous opposer aux relativismes et holismes faciles bâtis à partir de réductions et de subsomptions. Un « détachement

passionné » (Kuhn, 1982) demande plus qu'une partialité reconnue et autocritique. Nous sommes aussi tenues de rechercher une perspective à partir de ces points de vue qui ne peuvent jamais être connus à l'avance, qui promettent quelque chose de plutôt extraordinaire, c'est-à-dire un savoir capable de construire des mondes moins structurés par les coupes sombres de la domination. De ce point de vue, la catégorie non marquée disparaîtrait *vraiment* – ce qui est autre chose que simplement répéter l'acte de s'esquiver. L'imaginaire et le rationnel – la vision visionnaire et la vision objective – tournent ensemble. Je pense que le plaidoyer d'Harding pour une « science de relève » et pour des sensibilités postmodernes lui sert à affirmer que cet élément d'espoir fantastique pour un savoir novateur et la force puissante de contrôle et d'impulsion d'un questionnement critique soutenu sont conjointement le fondement de toute prétention sérieuse à une objectivité et une rationalité qui ne soient pas truffées de répressions et de dénis effarants. Il est même possible de comprendre la succession des révolutions scientifiques dans les termes de cette doctrine féministe de la rationalité et de l'objectivité. La science a été utopique et visionnaire depuis le début ; c'est une des raisons pour lesquelles « nous » en avons besoin.

L'engagement pour des positionnements mobiles et le détachement passionné découle de l'impossibilité de faire d'une politique et d'une épistémologie innocentes de « l'identité » des stratégies pour voir à partir du point de vue des assujettis, et ce, dans le but de voir correctement. On n'« est » pas une cellule ou une molécule – ou une femme, un colonisé, un manoeuvre, et ainsi de suite – parce qu'on pense voir depuis ces positions d'un œil critique. « Être » est beaucoup plus problématique et contingent. Aussi, on ne peut déménager vers quelque point d'observation que ce soit sans devenir responsable de ce mouvement. La vision est *toujours* une question du pouvoir de voir – et peut-être de la violence implicite de nos pratiques de visualisation. Avec le sang de qui mes yeux ont-ils été façonnés ? C'est également valable quand on témoigne depuis la position de « soi-même ». Nous ne sommes pas immédiatement présents à nous-mêmes. La connaissance de soi requiert une technologie sémiotique et matérielle qui lie les significations et les corps. L'identité à soi-même est un mauvais système de vision. La fusion est une mauvaise stratégie de positionnement. Les garçons des sciences humaines ont appelé ce doute concernant la présence à soi-même la « mort du sujet », ce point d'ordonnement unique de volonté et de conscience. Ce jugement me semble étrange. Je préfère appeler ce doute générateur la percée des sujets, agents, et territoires non isomorphes d'histoires inimaginables du point de vue de l'œil cyclopéen et auto rassasié du sujet maître. L'œil occidental a toujours été fondamentalement un œil baladeur, une lentille mobile. Ces pérégrinations ont souvent été violentes et prisonnières du reflet d'un moi conquérant – mais pas toujours. Les féministes occidentales *héritent* aussi de savoir-faire en apprenant à participer à la revisualisation de mondes renversés par les défis de transformation planétaire lancés aux discours des maîtres. Tout n'est pas à reprendre depuis le début.

Le moi divisé et contradictoire est le seul qui puisse interroger les positionnements et être responsable, le seul qui puisse agencer et relier les conversations rationnelles et les rêves fantastiques qui changent l'histoire.⁹ L'image privilégiée des épistémologies féministes c'est le partage, pas l'être. Le « partage » dans ce contexte est celui des multiplicités hétérogènes qui sont nécessaires et ne peuvent se laisser caser dans des créneaux isomorphes ou des listes cumulatives. C'est une géométrie qu'on retrouve dans et entre les sujets. La topographie de la subjectivité est multidimensionnelle ; et donc, la vision aussi. Le moi connaissant est partiel dans

toutes ses manifestations, jamais fini, ni entier, ni simplement là, ni originel ; il est toujours composé et suturé de manière imparfaite, et *donc* capable de s'associer avec un autre, pour voir avec lui sans prétendre être l'autre. Voilà ce que promet l'objectivité : un scientifique averti ambitionne une position subjective non pas d'identité, mais d'objectivité ; c'est-à-dire, une connexion partielle. Il n'y a pas moyen d' « être » à la fois dans toutes, et entièrement dans aucune des positions privilégiées (assujetties) structurées par le genre, la race, la nation et la classe. Et il s'agit là d'une liste brève de positions critiques. La recherche d'une position qui serait « pleine » et totale est la recherche du sujet parfait fétichisé de l'histoire des luttes, qui apparaît parfois dans la théorie féministe sous la forme essentialisée de La Femme du Tiers-Monde (Mohanty, 1984). L'assujettissement ne constitue pas un socle pour une ontologie ; il peut être une indication visuelle. La vision requiert des instruments de vision ; une optique est une politique du positionnement. Les instruments de vision médiatisent les points de vue ; il n'y a pas de vision immédiate à partir du point de vue des assujettis. L'identité, y compris l'identité à soi-même, ne produit pas de science ; il y a un positionnement critique qui le fait, l'objectivité. Seuls ceux qui occupent la position des dominateurs sont identiques à eux-mêmes, non marqués, désincarnés, non médiatisés, transcendants, convertis. Il est malheureusement possible que les assujettis convoitent et même se ruent vers cette position subjective – et alors, disparaissent du paysage. Le savoir du point de vue des non marqués est vraiment fantastique, déformé, et tellement irrationnel. La seule position à partir de laquelle il était impossible que l'objectivité soit mise en pratique et à l'honneur est le point de vue du maître, Homme, Dieu Unique, dont l'Œil engendre, s'approprie et classe toute différence. Personne n'a jamais taxé d'objectivité le Dieu du monothéisme, seulement d'indifférence. Le tour de passe-passe divin c'est l'identité à soi, et nous avons pris cela pour de la créativité et du savoir, l'omniscience même.

Le positionnement est, par conséquent, la pratique clé qui fonde le savoir organisé autour de ce que montre la vision, comme est organisée une si grande partie du discours scientifique et philosophique occidental. Le positionnement signifie la responsabilité dans nos pratiques d'habilitation. Il s'ensuit que la politique et l'éthique sont la base des affrontements où se détermine ce qui va compter comme savoir rationnel. C'est-à-dire que la politique et l'éthique sont au fondement, qu'on le reconnaisse ou pas, des luttes en matière de recherche dans les sciences exactes, naturelles, sociales et humaines. Autrement, la rationalité est tout bonnement impossible, une illusion d'optique projetée absolument de nulle part. Les histoires de la science peuvent être résolument affirmées comme histoires des technologies. Ces technologies sont des modes de vie, des ordres sociaux, des pratiques de visualisation. Les technologies sont des pratiques de savoir-faire. Comment voir ? D'où voir ? Quelles limites à la vision ? Pourquoi voir ? Avec qui voir ? Qui arrive à tenir plus d'un point de vue ? Qui est borné ? Qui porte des œillères ? Qui interprète le champ visuel ? Quels autres pouvoirs sensoriels souhaitons-nous cultiver en plus de la vision ? Le discours moral et politique devrait être le paradigme du discours rationnel dans les représentations et les technologies de la vision. L'affirmation de Sandra Harding, ou son observation, que ce sont les mouvements de révolution sociale qui ont le plus contribué aux développements scientifiques doit être comprise comme l'affirmation des conséquences sur le plan du savoir des nouvelles technologies de positionnement. Mais j'aurais souhaité que Harding consacre plus de temps à se rappeler que les révolutions sociales et scientifiques n'ont pas toujours été libératrices, même si elles ont toujours été visionnaires. On pourrait

formuler ce point autrement, avec la question de la science chez les militaires. Les luttes à propos de ce qui compte comme récits rationnels du monde sont des luttes à propos de *comment* voir. Les conditions de la vision : la question de la science dans le colonialisme ; la question de la science dans l'extermination (Sofoulis, 1988) ; la question de la science dans le féminisme.

Le résultat des attaques politiques lancées contre les différents empirismes, réductionnismes ou autres manifestations de l'autorité scientifique ne devrait pas être le relativisme, mais la situation. Un tableau dichotomique exprimant ce point pourrait ressembler à cela :

rationalité universelle	ethnophilosophies
langage commun	hétéroglossie
nouvel organon	déconstruction
théorie de champ unifié	positionnement oppositionnel
système mondial	savoirs locaux
théorie maître	récits en réseau

Mais un tableau dichotomique déforme dangereusement les positions de l'objectivité incorporée que j'essaie d'esquisser. La première distorsion est l'illusion de symétrie dans la dichotomie du tableau, faisant apparaître, d'abord, toutes les positions comme simples termes d'une alternative et, ensuite, comme s'excluant mutuellement. Une carte des tensions et des résonances entre deux charges opposées représenterait mieux les politiques et les épistémologies actives d'une objectivité incorporée, et donc responsable. Par exemple, les savoirs locaux doivent également être mis en tension avec les structures de production qui imposent des traductions et des échanges inégaux – matériels et sémiotiques – à l'intérieur des réseaux de savoir et de pouvoir. Les réseaux *peuvent* avoir la systémativité comme propriété, et même être des systèmes globaux centralisés avec de longs filaments et des vrilles obstinées qui plongent dans le temps, l'espace et la conscience, dimensions de l'histoire du monde. La responsabilité féministe requiert un savoir à l'écoute des résonances, pas de la dichotomie. Le genre est un champ de différence structurée et structurante, où les tonalités extrêmement localisées du corps le plus intimement privé et individualisé vibrent avec des émissions globales haute tension. Avec l'incorporation féministe, alors, il ne s'agit pas de place fixe dans un corps réifié, qu'il soit femelle ou autre, mais de nœuds dans des champs de force, d'inflexions dans des orientations, de revendication de la différence dans des champs matériels-sémiotiques de signification. L'incorporation est une prothèse qui signifie ; l'objectivité ne peut pas être une affaire de vision figée quand la question de savoir ce qui compte comme objet s'avère justement être la question de l'histoire du monde.

Comment peut-on être positionné pour voir, dans cette situation de tensions, de résonances, de transformations, de résistances et de complicités ? Ici, la vision des primates n'est pas d'emblée une métaphore ou une technologie très convaincante pour une clarification politique-épistémologique féministe, puisqu'elle semble présenter à la conscience un terrain déjà développé et objectivé ; les choses y semblent déjà figées et mises à distance. Mais la métaphore visuelle permet d'aller au-delà des apparences fixes, qui sont seulement le produit fini. La métaphore nous invite à examiner les différents appareils de la production visuelle, y compris les technologies prothétiques en interface avec nos yeux et nos cerveaux biologiques. Et nous découvrons là des machines bien particulières pour faire entrer les régions

du spectre électromagnétique dans nos images du monde. C'est dans les intrications de ces technologies de visualisation, au cœur desquelles nous sommes insérées, que nous trouverons les métaphores et les moyens pour comprendre et intervenir dans les modèles d'objectivation du monde, c'est-à-dire les modèles de la réalité dont nous devons être responsables. Dans ces métaphores, nous découvrons les moyens d'appréhender en même temps *non seulement* le concret, l'aspect « réel », *mais aussi* l'aspect de *semiosis* et de production de ce que nous appelons la connaissance scientifique.

Je défends les politiques et les épistémologies de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel. Ce sont des prétentions de la vie des gens ; la vue depuis un corps, toujours complexe, contradictoire, structurant et structuré, opposée à la vue depuis là-haut, depuis nulle part, depuis la perfection. Seul le tour de passe-passe divin est interdit. Voilà un critère pour décider de la question de la science dans le militarisme, cette science/technologie rêvée du langage parfait, de la communication parfaite, de l'ordre définitif.

Le féminisme chérit une autre science : les sciences et les politiques de l'interprétation, de la traduction, du bégaiement et du partiellement compris. Le féminisme a à voir avec les sciences du sujet multiple muni (au minimum) d'une vision double. Le féminisme est une affaire de vision critique, résultat d'un positionnement critique dans un espace social genré non homogène.¹⁰ Une traduction est toujours interprétative, critique, et partielle. Voilà un fondement pour la conversation, la rationalité, et l'objectivité – qui est une « conversation » sensible au pouvoir, pas pluraliste. Ce ne sont même pas les représentations mythiques de la physique et des mathématiques – injustement caricaturés dans l'idéologie antiscience comme des savoirs exacts et simplificateurs – qui en sont venues à représenter l'autre hostile aux paradigmes féministes, mais les rêves du parfaitement su dans la technologie de pointe, les productions et positionnements scientifiques militarisés en permanence, le truc divin d'un paradigme de connaissance rationnelle « Guerre des Étoiles ». Aussi la localisation est une question de vulnérabilité ; la localisation est rebelle à la politique de la fermeture, de l'irrévocable, ou, pour paraphraser Althusser, l'objectivité féministe est rebelle à « la simplification en dernière instance ». C'est parce que l'incorporation féministe résiste à la fixation et se montre insatiablement curieuse des réseaux de positionnement différentiel. Il n'y a pas de point de vue féministe unique parce que nos plans demandent trop de dimensions pour que cette métaphore étaye nos vues. Mais l'objectif des théoriciennes féministes, qui ambitionnent une épistémologie et une politique de positionnement engagé et responsable, reste éminemment décisif. Le but recherché ce sont des récits plus justes du monde, c'est-à-dire une « science ».

Par-dessus tout, la connaissance rationnelle n'aspire pas au désengagement : être partout et donc nulle part, être à l'abri d'une interprétation, d'une représentation, se contenir soi-même complètement et être complètement formalisable. La connaissance rationnelle est un processus permanent d'interprétation critique appliqué aux « champs » des interpréteurs et des décodeurs. La connaissance rationnelle est une conversation sensible au pouvoir (King, 1987a) :

savoir:communauté::savoir:pouvoir
herméneutique:sémiologie::interprétation critique:codes.

Décodage et transcodage plus traduction et critique ; tous sont nécessaires. Alors, la science devient le paradigme non pas de la fermeture, mais de ce qui est contestable et contesté. La science devient le mythe non pas de ce qui échappe à l'activité et à la responsabilité humaine dans un royaume au dessus de la mêlée, mais celui de l'implication et de la responsabilité pour des traductions et des solidarités entre les visions cacophoniques et les voix visionnaires qui caractérisent le savoir des assujettis. Un partage des sens, une confusion de voix et de vue, plutôt que des idées claires et distinctes, devient la métaphore du fondement rationnel. Nous ne recherchons pas les savoirs réglés par le phallogocentrisme (nostalgie de la présence du Mot vrai unique) et une vision désincarnée, mais ceux qui sont réglés par une vue partielle et une voix limitée. Nous ne cherchons pas la partialité pour la partialité, mais pour trouver les connexions et les ouvertures inattendues que les savoirs situés rendent possibles. Le seul moyen d'obtenir une vue plus large est de se trouver quelque part en particulier. La question de la science dans le féminisme traite de l'objectivité comme rationalité positionnée. Ses images ne sont pas le résultat de l'évitement et de la transcendance des limites, c'est-à-dire la vue d'en haut, mais la rencontre de vues partielles et de voix hésitantes à l'intérieur d'une position de sujet collectif qui promet d'envisager les moyens d'une incorporation constamment limitée, d'une vie à l'intérieur de limites et de contradictions, c'est-à-dire des vues à partir de quelque part.

OBJETS ACTEURS : L'APPAREIL DE PRODUCTION DU CORPS

Tout au long de cette réflexion sur « l'objectivité », j'ai refusé de dissiper les ambiguïtés qu'il y a à se référer à la science sans faire de distinctions dans l'extraordinaire variété de contextes où elle s'exerce. En maintenant cette ambiguïté, j'ai mis au premier plan les points communs liant les sciences exactes, physiques, naturelles, sociales, politiques, biologiques, et humaines, et j'ai noué ce champ entièrement hétérogène de production institutionnelle du savoir universitaire (mais aussi industriel, qu'il s'agisse de l'édition, du commerce des armes, et des produits pharmaceutiques) à une conception de la science qui met l'accent sur sa puissance idéologique. Mais pour faire place non seulement aux particularités, mais aussi au caractère hautement perméable des significations proposées dans le discours sur la science, je voudrais lever l'une de ces ambiguïtés. Dans ce champ de significations qui constitue la science, un des points communs a trait au statut de tout objet de connaissance et aux prétentions afférentes d'exacitude de nos dires sur un « monde réel », qui ne tiennent pas compte du caractère médiatisé, complexe et contradictoire de ces mondes. Les féministes, avec d'autres qui ont été les plus actifs dans la critique des sciences et de leurs prétentions, ou des idéologies qui leur sont associées, ont cherché à éviter les doctrines de l'objectivité en partie parce qu'on suspecte l'« objet » de connaissance d'être une chose inerte et passive. La description de ces objets semble correspondre à l'appropriation d'un monde déterminé et figé réduit à l'état de matière première par les projets instrumentalistes des sociétés occidentales dévastatrices, ou à des masques qui dissimulent des intérêts, et des intérêts généralement dominateurs.

Par exemple, le « sexe » comme objet de connaissance biologique emprunte régulièrement les traits du déterminisme biologique, menaçant ainsi l'espace fragile du constructionnisme social et de la théorie critique, avec leurs possibilités concomitantes d'action et de changement, que les concepts féministes du genre comme différence, socialement, historiquement et sémiotiquement positionnée, apportaient. Cependant, il semble que perdre les présentations biologiques

autorisées du sexe qui installaient des tensions fructueuses avec son binôme, le genre, est trop perdre ; il semble qu'on ne perde pas seulement un pouvoir d'analyse inscrit dans une tradition occidentale particulière, mais le corps lui-même, réduit alors à une page blanche ouverte aux inscriptions sociales, y compris celles du discours biologique. Le même problème de perte suit la « réduction » radicale des objets de la physique ou de n'importe quelle autre science à des formations passagères de la production discursive et de la construction sociale.¹¹

Mais la difficulté et la perte ne sont pas inéluctables. Ils dérivent en partie de la tradition analytique, qui doit beaucoup à Aristote et à l'histoire des transformations du « Patriarcat Capitaliste Blanc » (comment nommer autrement ce Truc scandaleux ?) qui change toute chose en ressource vouée à l'appropriation et pour laquelle un objet de connaissance n'est finalement que matière livrée au pouvoir séminal, à l'acte, du sujet connaissant. Ici, l'objet garantit et nourrit le pouvoir du sujet connaissant, mais tout statut d'*agent* dans la production du savoir doit lui être refusé. Lui – le monde – doit, en bref, être objectifié en tant que chose, pas en tant qu'agent ; il doit servir de substance à l'autoformation du seul être social actif dans la production du savoir, le sujet humain connaissant. Zoe Sofoulis (1988) a identifié la structure de ce mode de connaissance dans les technosciences sous le terme d'« exploitation » – le second accouchement de l'Homme grâce à l'homogénéisation du corps tout entier du monde comme ressource pour ses projets pervers. La nature n'est que la matière première de la culture, confisquée, préservée, asservie, exaltée ou autrement pliée aux exigences de la culture, dans la logique du colonialisme capitaliste. De même, le sexe n'est que matière pour l'acte qu'est le genre ; il semble que la tradition des binarismes occidentaux ne peut échapper à une logique d'exploitation. Cette logique narrative analytique et historique explique la nervosité dont j'ai fait preuve à propos de la distinction sexe/genre, récente dans l'histoire de la théorie féministe. Le sexe est « exploité » pour sa re-présentation comme genre, qu'il « nous » est possible de maîtriser. Il a semblé pratiquement impossible d'éviter le piège d'une logique appropriationniste de domination, inhérente au binarisme nature/culture et à sa descendance, dont fait partie la distinction sexe/genre.

Il semble clair que ces approches féministes de l'objectivité et de l'incorporation – c'est-à-dire, du monde – comme celle esquissée dans ce chapitre requièrent des manœuvres plus compliquées qu'il n'y paraît à l'intérieur des traditions analytiques héritées de l'Occident, des manœuvres commencées avec la dialectique, mais qui restent bloquées faute des révisions nécessaires. Des savoirs situés requièrent de voir l'objet de connaissance comme un acteur et un agent, pas comme écran ou terrain ou ressource, et jamais comme l'esclave d'un maître qui réduit la dialectique à sa seule capacité d'action et à sa paternité de la connaissance « objective ». C'est un paradigme clair de l'approche critique des sciences sociales et humaines, où la capacité d'action des personnes étudiées modifie entièrement le projet de production de théorie sociale. En effet, accepter la capacité d'action des « objets » étudiés est le seul moyen d'éviter de grossières erreurs et toutes sortes de représentations fausses dans ces sciences. Mais cela doit s'appliquer aux autres projets de savoir qu'on appelle des sciences. Un corollaire de l'affirmation que l'éthique et la politique constituent, à visage découvert ou pas, les bases de l'objectivité dans les sciences en tant qu'ensemble hétérogène, et pas seulement dans les sciences sociales, est l'octroi du statut d'agent/acteur aux « objets » du monde. Les acteurs se manifestent sous des formes nombreuses et merveilleuses. La description du monde « réel » ne dépend plus alors d'une logique de la « découverte », mais d'une relation sociale intense de « conversation ». Le monde ne parle pas seul, ni ne disparaît en faveur

d'un décodeur maître. Les codes du monde ne restent pas immobiles à attendre qu'on les déchiffre. Le monde n'est pas la matière première de l'humanisation ; les attaques en profondeur contre l'humanisme, une autre branche du discours sur « la mort du sujet », ont rendu ce point à peu près clair. Dans un sens critique, auquel les catégories maladroites de social ou de capacité d'action font sommairement référence, le monde rencontré au cours des recherches est une entité active. À chaque fois qu'un compte-rendu scientifique s'engage dans cette dimension-là du monde comme objet de savoir, un savoir fiable peut être imaginé et avoir des prétentions sur nous. Mais aucune doctrine précise de représentation, ou de décodage, ou de découverte ne garantit quoi que ce soit. L'approche que je recommande n'est pas une version du « réalisme », qui s'est montré un assez piètre moyen pour accepter le rôle actif du monde.

Ma manœuvre simple, simpliste peut-être, n'est évidemment pas neuve dans la philosophie occidentale, mais elle prend un tranchant féministe particulier en relation à la question de la science dans le féminisme, à la question connexe du genre comme différence située et à celle de l'incorporation féminine. Les écoféministes ont peut-être été les plus soucieuses de produire une version du monde comme sujet acteur, et non comme simple ressource cartographiée et confisquée par les projets bourgeois, marxistes ou machistes. Admettre la capacité qu'a le monde d'agir dans le savoir laisse la place à des éventualités perturbantes, y compris celle d'avoir le sentiment que le monde possède un sens de l'humour non conformiste. Un tel sens de l'humour dérange les humanistes et tous ceux qui sont convaincus que le monde est une ressource. Des figures richement évocatrices sont à la disposition des visualisations féministes d'un monde acteur plein d'esprit. Nous n'avons pas besoin d'en appeler à une mère primordiale résistant à l'exploitation. Le Coyote ou Le Tricheur, incarné dans les récits des Indiens du sud-ouest de l'Amérique, évoque la position qui est la nôtre quand nous renonçons à la maîtrise, mais continuons de rechercher la fidélité, tout en sachant que nous serons trompées. Je pense qu'il existe des mythes utiles aux scientifiques qui pourraient devenir nos alliés. L'objectivité féministe laisse une place aux surprises et à l'ironie qui sont au cœur de toute production de savoir ; nous n'assurons pas la direction du monde. Nous y vivons seulement et essayons d'entamer des conversations responsables à l'aide d'appareils prosthétiques incluant nos technologies de visualisation. Pas étonnant que la science-fiction ait été une pratique d'écriture si prolifique dans la théorie féministe récente. J'aime à considérer la théorie féministe comme un discours du coyote réinventé redevable à ses sources d'habilitation, puisées dans toutes sortes de récits hétérogènes du monde.

Une autre approche scientifique féministe féconde au cours des deux dernières décades illustre particulièrement bien « l'activation » de catégories d'objets de connaissance jusque-là passives. L'activation problématise en permanence les distinctions binaires telles que le sexe et le genre, sans toutefois éliminer leur utilité stratégique. Je me réfère ici aux reconstructions effectuées en primatologie, surtout, mais pas uniquement, par des femmes primatologues, biologistes de l'évolution et éthologistes, de ce qu'on attribue au sexe, en particulier au sexe femelle, dans les écrits scientifiques (Haraway, 1989b). Le *corps*, l'objet du discours scientifique, devient lui-même un être des plus engageants. Les prétentions du déterminisme biologique ne seront plus jamais les mêmes. Quand le « sexe » femelle a été si complètement re-théorisé et re-visualisé qu'il apparaît maintenant comme pratiquement indifférenciable de « l'esprit », il s'est passé quelque chose de fondamental dans les catégories de la biologie. La femelle biologique qui peuple les

rapports de biologie comportementale actuels ne garde pratiquement plus aucune propriété de passivité. Elle est structuration et action à tous égards ; le « corps » est un agent, pas une ressource. La différence *biologique* est théorisée comme situationnelle, pas intrinsèque, à tous les niveaux, depuis le gène jusqu'aux comportements de recherche de nourriture ; ce qui change du même coup fondamentalement la politique biologique du corps. Les relations entre sexe et genre doivent être revues catégoriquement à l'intérieur de ce cadre de connaissances. Je proposerais cette orientation nouvelle des stratégies explicatives de la biologie comme une allégorie pour des interventions fidèles aux projets d'objectivité féministe. Il ne s'agit pas de dire que ces nouvelles conceptions de la femelle biologique sont tout simplement vraies et non susceptibles de contestation et de discussion. Bien au contraire. Mais ces conceptions mettent en évidence que le savoir est une conversation située, à chaque niveau de son articulation. La frontière entre l'animal et l'humain est un des enjeux de cette allégorie, tout comme celle entre machine et organisme.

Je voudrais conclure avec une dernière catégorie utile à la théorie féministe des savoirs situés : l'appareil de production corporelle. Dans son analyse de la production du poème comme objet de valeur littéraire, Katie King donne des outils qui clarifient des questions posées dans les débats féministes sur l'objectivité. King propose l'expression « appareil de production littéraire » pour souligner l'émergence de ce qui s'incarne comme littérature, à l'intersection de l'art, du marché et de la technologie. L'appareil de production littéraire est une matrice d'où est sortie la « littérature ». S'intéressant à l'objet de grande valeur qu'on appelle le « poème », King applique son cadre d'analyse à la question de la relation des femmes aux technologies d'écriture (King, 1987b). Je voudrais transposer son travail à la compréhension de la génération – la production concrète et la reproduction – des corps et autres objets de valeur de la recherche scientifique. À première vue, il y a un inconvénient à utiliser le procédé de King car le discours biologique s'attache à des « faits », ce qui n'est pas le cas du discours littéraire et de ses prétentions au savoir. Les corps biologiques sont-ils « produits » ou « générés », au sens fort, comme les poèmes ? Dès les premiers frémissements du Romantisme à la fin du dix-huitième siècle, de nombreux poètes et biologistes ont cru que poésie et organisme étaient frère et sœur. *Frankenstein* peut être lu comme une méditation à partir de cette affirmation. Je continue de croire convaincante cette affirmation, mais d'une manière de croire postmoderne et non romantique. Je souhaite traduire les dimensions idéologiques de « fait » et d'« organique » en une entité embarrassante que j'appelle « acteur matériel-sémiotique ». Cette expression incommode cherche à montrer que les objets de connaissance sont des pivots actifs, signifiants-générateurs de l'appareil de production corporelle, sans insinuer *en aucune façon* la présence immédiate de tels objets ou, ce qui est la même chose, qu'ils déterminent de façon dernière ou unique ce qui compte comme savoir objectif dans une conjoncture historique donnée. Comme les objets de King appelés « poèmes », qui sont des sites de production littéraire, où le langage aussi est un acteur indépendant des intentions et des auteurs, les corps comme objets de connaissance sont des nœuds générateurs matériels-sémiotiques. Leurs *frontières* se matérialisent en interaction sociale. Les frontières sont le résultat de pratiques de cartographie ; les « objets » ne préexistent pas en tant que tels. Les objets sont des projets de frontière. Mais les frontières se modifient de l'intérieur ; les frontières sont très retorses. Ce que les frontières contiennent provisoirement reste générateur, producteur de sens et de corps. Installer (voir) des frontières est une pratique aventureuse.

L'objectivité n'est pas une affaire de désengagement, mais une affaire de structuration mutuelle et généralement inégale, une affaire de prise de risques dans un monde où « nous » sommes définitivement mortels, ce qui veut dire sans possibilité de contrôle « définitif ». Finalement, nous n'avons pas d'idées claires et distinctes. Tous les corps biologiques opposés apparaissent à l'intersection de la recherche biologique et de l'écriture, des pratiques médicales et des pratiques commerciales, et des technologies, telles que les technologies de visualisation utilisées comme métaphores dans ce chapitre. Mais, on trouve, également invité à ce point d'intersection, le pendant des langues vivantes qui s'entrecroisent dans la production de valeur littéraire : les incarnations coyotes et protéiformes d'un monde agent et acteur plein d'esprit. Le monde résiste peut-être à se voir réduit à une simple ressource parce qu'il est – non pas mère/matière/murmure – mais coyote, une figure du lien, toujours problématique, toujours fécond, des significations et des corps. L'incorporation féministe, les espoirs féministes pour une partialité, une objectivité et des savoirs situés, reposent sur des conversations et des codes situés à cette intersection féconde des possibles du corps et des significations. C'est là que la science, l'imagination scientifique, et la science-fiction convergent dans la question de l'objectivité pour le féminisme. Peut-être nos rêves de responsabilité, de politique, d'écoféminisme, conduisent-ils à revoir le monde comme un encodeur filou avec lequel nous devons apprendre à parler.

NOTES

¹ Ce chapitre est à l'origine un exposé sur Sandra Harding (1986), donné aux rencontres de la Western Division de l'American Philosophical Association, San Francisco, Mars 1987. Une aide financière a été généreusement prodiguée par l'Alpha Fund of the Institute for Advanced Study, Princeton, New Jersey, pendant la rédaction de ce texte. Remerciements particuliers à Joan Scott, Rayna Rapp, Judy Newton, Judy Butler, Lila Abu-Lughod, et Dorinne Kondo.

² Voir par exemple Knorr-Cetina et Mulkay (1983) ; Bijker *et al.* (1987) ; et surtout, Latour (1984, 1988). Emprunt au *Vendredi* de Michel Tournier (1967), le réquisitoire aphoristique génial et exaspérant de Latour contre toute forme de réductionnisme est essentiel pour les féministes : « Méfiez-vous de la pureté ; c'est le vitriol de l'âme » (Latour, 1984, p. 171). Latour ne se distingue pas par ailleurs comme un théoricien féministe, mais on pourrait le considérer comme tel en raison des lectures malveillantes qu'il fait du laboratoire, cette machine à fabriquer des erreurs à grande échelle plus vite que n'importe qui, et qui obtient ainsi le pouvoir de changer le monde. Le laboratoire de Latour est le chemin de fer de l'épistémologie, où on ne peut faire rouler les faits que sur les rails posés à la sortie du laboratoire. Ceux qui tiennent les voies tiennent le pays alentour. Comment pourrions-nous l'avoir oublié ? Mais maintenant ce n'est pas tant la ruine du chemin de fer dont nous avons besoin que celle du réseau satellite. De nos jours, les faits avancent sur des faisceaux lumineux.

³ Pour une clarification élégante et très utile d'une version non caricaturale de cette discussion, se reporter à White (1987). J'en veux toujours plus ; et le désir insatisfait peut être un bon ferment pour changer les scénarios.

⁴ Dans son analyse de ce qui sépare modernisme et postmodernisme en ethnographie et en anthropologie – dont le principal enjeu réside dans le droit ou l'interdiction de fabriquer un savoir *comparé* trans « cultures », à partir d'un point de vue épistémologiquement fondé *qu'il soit* dedans, dehors, ou en relation dialogique avec n'importe quel élément d'analyse – Marilyn Strathern (1987a) a fait la remarque cruciale que ce n'est pas l'ethnographie écrite qui est analogue à l'œuvre d'art comme objet-de-connaissance, mais la *culture*. Les objets de connaissance naturels/techniques romantiques et modernes, dans la science et dans d'autres pratiques culturelles, se tiennent d'un côté du fossé. L'élaboration postmoderne se tient de l'autre, avec son « anti-esthétique » d'« objets » de savoir et de pratique clivés de façon permanente, problématisés, toujours fuyants et différés, parmi lesquels on compte les signes, les organismes, les systèmes, les personnes, et les cultures. L'« objectivité » dans un cadre postmoderne ne peut porter sur des *objets* non problématiques ; elle doit porter sur des prothèses et des traductions spécifiques. L'objectivité, qui à l'origine était rapportée à la fabrication d'un savoir *comparé* (comment nommer les choses pour qu'elles restent stables et qu'elles se ressemblent), devient le problème du remaniement des frontières nécessaire à des conversations et des branchements qui ne se considèrent pas comme innocents. Ce qui est en jeu dans les débats entre modernisme et postmodernisme c'est le mode des relations entre et au dedans des corps et du langage.

⁵ Zoe Sofoulis (1988) a produit un traitement théorique éblouissant de la technoscience (elle me pardonnera la métaphore), la psychanalyse de la culture science-fiction, et la métaphore de l'extra-terrestrialité, qui comprend une merveilleuse mise au point sur les idéologies et les philosophies de la lumière, de l'illumination, et de la révélation dans les mythes occidentaux des sciences et des technologies. Mon essai a été revu en dialogue avec les arguments et métaphores de la thèse de doctorat de Sofoulis.

⁶ Jouent un rôle important dans ce débat : Harding (1986), Keller (1985), Hartsock (1983a, 1983b), Flax (1983, 1987), Keller et Grontkowski (1983), H. Rose (1986), Haraway (1985, *Cyborg Manifesto*), et Petchesky (1987)

⁷ La nouvelle de science-fiction de John Varley « Persistance de la vision » a inspiré en partie ces pages. Dans son récit, Varley construit une communauté utopique conçue et bâtie par des aveugles sourds. Il explore ensuite les technologies et autres médiations de communication de ces gens et les relations qu'ils ont avec leurs enfants qui voient et avec les visiteurs (Varley, 1978). Dans « Champagne bleu », Varley (1986) transmue le thème pour interroger la politique de l'intimité et de la technologie chez une jeune femme paraplégique dont l'appareil prosthétique, la gitane dorée, lui permet une mobilité complète. Mais, puisque l'appareil extrêmement coûteux appartient à un empire de communications et de spectacle intergalactique qui l'emploie en tant que vedette dans une émission qui présente des « sensations », elle ne peut garder son alter ego technologique, intime, sans lequel elle ne peut bouger, qu'en échange de sa complicité dans l'exploitation commerciale de tout ce qu'elle vit. Quelles limites rencontre-t-elle pour réinventer l'expérience à vendre ? L'intime est-il politique quand il est sous le signe de la simulation ? Une façon de lire les recherches récurrentes de Varley sur des incorporations finalement toujours limitées, des êtres handicapés, des technologies prosthétiques, des rencontres cyborgs avec leur finitude – même si elles transcendent de façon extraordinaire l'ordre « organique » –, est d'y trouver une allégorie de l'intime et du politique dans le temps historique mythique de la fin du vingtième siècle, l'ère de la politique biotechnologique. La prothèse devient une catégorie fondamentale pour comprendre notre moi le plus intime. La prothèse est semiosis, la fabrication des significations et des corps, pas pour la transcendance, mais pour une communication intense.

⁸ Je tiens ma compréhension de l'expérience apportée par ces photographies de Jim Clifford, Université de Californie à Santa Cruz, qui a identifié l'effet « Terre ! » qu'elles ont sur le lecteur.

⁹ Joan Scott m'a rappelé que Teresa de Lauretis (1986, pp. 14-15) l'exprime ainsi :

Les différences entre les femmes peuvent être mieux comprises comme des différences à l'intérieur des femmes... Mais une fois comprises dans leur pouvoir constitutif – une fois cela compris, à savoir, que ces différences ne constituent pas seulement la conscience et les limites subjectives de chaque femme mais en même temps définissent le *sujet féminin du féminisme* dans sa particularité précise, dans son inhérente et du moins pour l'instant irréconciliable contradiction – ces différences, ensuite, ne peuvent plus être réduites à une identité fixe, à une équivalence de toutes les femmes dans La Femme, ou à une représentation du Féminisme comme une image cohérente et utilisable.

¹⁰ Harding (1986, p.18) a suggéré que le genre a trois dimensions, chacune historiquement déterminée : le symbolisme de genre, la division sociale-sexuelle du travail, et les processus de construction de l'identité individuelle de genre. Je voudrais élargir ce qu'elle dit en faisant remarquer qu'il n'y a pas de raison d'escompter que ces trois dimensions co-varient ou se co-déterminent l'une l'autre, du moins de manière directe. C'est-à-dire que des gradients extrêmement forts entre les termes contrastés dans le symbolisme de genre peuvent très bien ne pas être corrélés avec des divisions sociales-sexuelles du travail ou du pouvoir très nettes, mais peuvent être en rapport étroit avec une très nette stratification raciale, ou une autre. De même, les processus de formation du sujet genré peuvent ne pas être directement éclairés par la connaissance de la division sexuelle du travail ou le symbolisme de genre dans la situation historique particulière en cours d'examen. Par contre, nous pouvons nous attendre à des relations intermédiaires entre les dimensions. Les médiations peuvent passer par des axes sociaux très différents d'organisation à la fois de symboles, de pratiques et d'identités, comme la race. Et vice versa. Je voudrais dire aussi que la science, aussi bien que le genre et la race, peut être utilement décomposée en plusieurs parties selon le schéma entre symbolisme, pratique sociale et position subjective. On arrive à plus de trois dimensions quand on a établi les parallèles. Les dimensions différentes, par exemple, de genre, race et science peuvent médiatiser des relations entre les dimensions d'un tableau parallèle. Ainsi, les divisions raciales du travail peuvent médiatiser les modèles de connexion entre les rapports symboliques et la formation des positions subjectives individuelles du tableau de la science ou du genre. Ou les formations de subjectivité de genre ou de race peuvent médiatiser les relations entre la division sociale scientifique du travail et les modèles symboliques scientifiques.

Le tableau suivant amorce une analyse par dissections parallèles. Dans le tableau (et dans la réalité ?), le genre et la science sont tous les deux analytiquement asymétriques ; c'est-à-dire que chaque terme contient et cache un binarisme de structuration hiérarchisé, sexe/genre et nature/science. Chaque binarisme ordonne le terme muet selon une logique de l'appropriation, comme ce qu'est la matière première au produit fini, la nature à la culture, la puissance à l'acte. Les deux pôles du binarisme sont construits et structurés l'un par rapport à l'autre dialectiquement. À l'intérieur de chaque terme articulé ou explicite, d'autres divisions peuvent être distinguées comme, à partir du genre, le masculin du féminin, et à partir de la science, les sciences dures des sciences molles. Cela a le mérite de rappeler comment un outil analytique particulier fonctionne, bon gré mal gré, intentionnellement ou non. Le tableau reflète les aspects idéologiques communs des discours sur la science et le genre et peut servir comme outil analytique pour faire sauter des unités mystérieuses comme la Science ou la Femme.

Genre	Science
système symbolique	système symbolique
division sociale du travail (par sexe, par race, etc.)	division sociale du travail (par métier, logiques industrielles ou post-industrielles)
identité individuelle/position subjective	identité individuelle/position subjective
(désirant/désiré ; autonome/en relation)	(sachant/su ; scientifique/autre)
culture matérielle (attirail de genre et technologie quotidienne du genre : les rails étroits sur lesquels la différence sexuelle avance)	culture matérielle (laboratoires : les rails étroits sur lesquels les faits avancent)
dialectique de construction et de découverte	dialectique de construction et de découverte

¹¹ Evelyn Keller (1987) insiste sur les possibilités importantes offertes par l'agencement de l'intersection entre ce que l'on différencie comme sexe et genre, d'un côté, et nature et science, de l'autre. Elle insiste aussi sur la nécessité de tenir à un fondement non discursif de « sexe » et de « nature », peut-être ce que j'appelle « corps » et « monde ».